

» pour le bonheur et le progrès de notre beau pays. »

L'enthousiasme qui se manifestait alors était sincère, s'il ne devait être durable ; on a souvent, depuis essayé de le contester et on s'est plu à voir dans ces acclamations non l'expression des sentiments de la population de Mexico, mais leur contrefaçon à l'aide d'individus payés et embrigadés par les soins de la police. Ce n'est point exact, et, à ce moment, la plupart des Mexicains, même dans les grandes villes, voyaient d'un œil favorable la venue du nouveau souverain, et espéraient en lui pour mettre fin aux lamentables divisions qui, depuis tant d'années, déchiraient leur pays.

Parmi les témoignages dont s'appuie cette opinion, un des plus probants, puisqu'il émane d'un officier bien placé pour juger et en même temps, grâce à un esprit sage et pondéré, capable de bien voir, est celui du lieutenant-colonel Bressonnet. « A Mexico, dit-il, à de bien rares exceptions, la ville entière a pris part à la fête ; cléricaux, réactionnaires et libéraux se rencontraient dans une pensée commune : accueillir dignement cette noble famille qui, abandonnant sa patrie, venait avec tant d'abnégation se dévouer à une cause au fond si difficile, si ingrate. La veille, presque tous les libéraux s'étaient portés au devant de l'Empereur avant son entrée à Guadalupe, et lui avaient remis une adresse protestant de leurs bonnes intentions pour le bien public, l'assurant de tout leur concours. Un mois auparavant, personne n'y avait cru, les libéraux surtout... Ces premiers symptômes sont donc excellents et, en toute sincérité, on ne pouvait demander plus. »

Pendant quinze jours les fêtes se succédèrent : grande revue, représentations de gala, bal offert par la municipalité, grande fête vénitienne donnée par le commandant en chef du corps expéditionnaire. L'agitation ne cessait pas.

Et cependant tout a un terme, surtout les ovations, surtout l'enthousiasme. Le bruit pouvait un moment distraire des difficultés de la situation, mais il allait falloir les aborder de front. Que serait ce nouveau gouvernement qui se présentait sous de si brillants auspices ? Les esprits sérieux, devançant les préoccupations de la masse, se le demandaient déjà. Les arcs-de-triomphe sont des constructions fragiles et de durée éphémère...

Pendant ce temps, un homme, qui tenait de sa double origine l'intelligence du blanc et la patience résignée de l'Indien, retiré dans le Nord, ne s'y sentait plus en sûreté, et chaque jour s'enfonçait davantage dans les solitudes du Chihuahua. Accompagné d'un petit nombre d'amis fidèles, il voyait les quelques troupes qui l'entouraient se débander peu à peu. Sa retraite ressemblait à une fuite. Bientôt il allait se trouver, pour ainsi dire, seul avec un seul compagnon : c'était Benito Juarez, président élu de la République mexicaine, et son dernier ministre, Lerdo de Tejada.

Mais ils avaient la force des autochtones, cette force qui s'applique non seulement aux bêtes et aux plantes, non seulement aux hommes, mais aussi aux institutions, et qui, perpétuelle dans son essence, prend tôt ou tard sa revanche contre la violence éphémère de volontés contraires ; et trois années s'étaient

à peine écoulées que Juarez et Lerdo de Tejada, suivis d'une armée nombreuse, acclamés par des millions de partisans, rentraient en vainqueurs dans ce même Mexico !

#### CHAPITRE IV

L'Empire était-il possible ? — Difficultés extérieures. — Les États-Unis. — Intervention directe. — Intervention déguisée. — Difficultés intérieures. — Les libéraux. — Les cléricaux. — Le parti conservateur libéral. — Questions à résoudre. — Le gouvernement de Juarez. — L'occupation française. — La question religieuse. — Caractère de Maximilien. — Son indécision. — Ses illusions et ses erreurs d'appréciation. — Caractère de Charlotte. — Entourage des souverains. — M. Eloin et le cabinet de l'Empereur. — Le général Almonte mis à l'écart. — La population indienne.

L'entreprise que venait tenter Maximilien au Mexique était-elle possible ?

Bien des gens l'ont cru alors ; quelques bons esprits le croient encore. Il n'est donc point inutile ni oiseux d'examiner la question.

En effet, il ne saurait être indifférent au lecteur de savoir si l'édifice dont aujourd'hui chacun sait l'effondrement, a péri par suite d'un concours de fatalités ou s'il a succombé par la maladresse de ceux qui auraient pu le consolider et le maintenir. C'est aussi le devoir de l'historien de ne pas s'en tenir au simple récit des événements, et nous adoptons en cette matière la règle que Lamartine a formulée si magistrale-